

PARNY

1753 — 1814

La gloire de Parny s'est effacée; le nom de l'aimable créole ne fait guère plus de bruit désormais que celui de son compatriote et de son ami Bertin. On est même assez disposé à le dédaigner et à l'oublier, depuis qu'à ses élégies érotiques ont victorieusement succédé les élégies grecques d'André Chénier et les élégies religieuses de Lamartine. Que nous importe maintenant l'Éléonore de Parny? Notre seule Éléonore est celle du Tasse. Combien de lecteurs contemporains ont parcouru *les Déguisements de Vénus, la Guerre des Dieux, les Galanteries de la Bible, la Journée champêtre, Isnel et Asléga, les Chansons madécasses, etc.*? Il y a presque toujours un peu d'injustice dans les dédains de la postérité, comme il y a souvent d'aveugles préventions dans les enthousiasmes de la circonstance et du moment. La vérité critique n'est au fond qu'une moyenne exacte, déterminée par un instrument sûr, entre les diverses hauteurs des changeantes marées de l'opinion publique. Évariste-Désiré Desforges de Parny a été salué dans son temps comme le vengeur du *naturel* étouffé sous les roses peintes de Dorat :

Le bel esprit n'est plus, son empire est fini.

Qui donc l'a détrôné? La Nature et Parny.

.....

Tu vins, tu fis parler le véritable amour.

L'impression de Ginguéné, qui nous paraît au moins singulière, était alors celle de tout le monde. Voltaire appelait Parny son cher Tibulle, en le serrant dans ses bras. Français de Nantes le proclamait sans hésiter « le premier poète classique du siècle de Louis XVI. » Le jeune Chateaubriand, qui fut volontiers le courtisan de toutes les

royautés légitimes, avant de devenir le plus incurable rebelle du siècle, le jeune Chateaubriand allait humblement visiter Sa Majesté Parny qui, du haut de son trône littéraire, donnait des conseils et des encouragements aux Millevoys, aux Bertin, aux Fontanes, aux Victorin Fabre, à tous les poursuivants de la renommée. Béranger, encore sous l'influence du grand nom, s'écriait avec une sincère douleur : « Parny n'est plus ! » Lamartine lui-même savait par cœur et chérissait d'instinct certaines poésies du chantre d'Éléonore, à l'époque d'enthousiasme où il était tout prêt à chanter son Elvire. Se peut-il vraiment que deux ou trois générations se soient tout à fait trompées ? Je sais bien que Chateaubriand, que Lamartine, que Béranger avaient bien changé d'opinion sur Parny, à mesure qu'ils s'étaient sentis en possession de leur génie personnel et de leur gloire ; tous les trois pourtant, à leurs débuts, avaient éprouvé naïvement, et naïvement exprimé, soit les ardentes langueurs, soit les pétulants réveils de ce créole si vif et si paresseux, si inquiet et si mobile, si vagabond et si Parisien.

Chateaubriand a dit un jour du poète érotique : « Parny ne sentait point son auteur ; je n'ai point connu d'écrivain qui fût plus semblable à ses ouvrages ; poète et créole, il ne lui fallait que le ciel de l'Inde, une fontaine, un palmier et une femme ! » Ce qui n'est en réalité que la paraphrase romantique de ces vers de Parny :

Pour être heureux il ne faut qu'une amante,
L'ombre des bois, les fleurs et le printemps.

Le ciel de l'Inde ! il y songeait peut-être sous les brumes de Paris ; les palmiers et les fontaines de l'île Bourbon, il se les rappelait sans doute entre Marly et Saint-Germain, dans sa retraite épicurienne de Feuillancour ; mais il ne faudrait pas trop se fier aux belles phrases de l'auteur d'*Atala* : la vraie patrie du poète créole, la patrie de son choix était Paris. — « O mon ami, écrivait-il de l'île Bourbon à Antoine Bertin, avec quel plaisir je reverrai Feuillancour au mois de mai ! » Il disait de son pays, le pays des cocotiers, des lataniers, des bananiers, du *printemps éternel* et des *oiseaux braillards* :

Là, comme on fait ailleurs, je végétais neuf ans.

.....

La patrie est un mot et le proverbe ment.

A Rio-Janeiro, au cap de Bonne-Espérance, aux Indes, le créole

parisien n'avait qu'un souci : c'était de rentrer à sa chère *caserne* de Feuillancour... « L'espérance, écrivait-il à son frère, vient me dire à l'oreille : tu les reverras, ces épicuriens aimables qui portent en écharpe le ruban gris de lin, et la grappe de raisin couronnée de myrte; tu la reverras cette maison, non pas de plaisance, mais de plaisir, où l'œil des profanes ne pénètre jamais... » Et le front appuyé sur sa main, tandis que les bayadères tournaient follement devant lui, avec leur *sein élastique*,

Enfermé dans un bois léger,

il s'écriait, plein de mélancolie et de regret :

On ne rencontre qu'à Paris
Les véritables bayadères.

Son *Éléonore* elle-même, on peut affirmer que c'est à Paris qu'il l'a trouvée, composée, caressée, embellie, quoiqu'il soit admis généralement qu'*Éléonore* s'appelait *Esther* à l'île Bourbon. « *Éléonore*, disait un jour Parny à Tissot, n'était pas régulièrement belle; mais elle avait de grands yeux bleus, la bouche bien faite, un teint de blonde, le regard d'une expression agréable; il régnait en outre, dans sa personne, un air de nonchalance et d'abandon voluptueux, sorte de charme particulier aux créoles. » Fiez-vous donc aux poètes! Jamais Parny ne nous a montré dans ses vers, à côté de sa tête d'oiseau, cette blonde aux yeux bleus qu'il peint si distinctement pour le jeune curieux enthousiaste qui l'interroge. Son *Éléonore* poétique n'existe pas; elle est vague comme un songe, elle est flottante comme une nymphe; elle sert tout uniment de prétexte aux variations infinies d'un thème de poésie et de musique érotique.

Parmi toutes ses œuvres, à part quelques fragments des *Déguisements de Vénus*, ce qu'il y a de meilleur pour nous chez Parny, ou du moins de plus saisissable, ce sont les élégies du quatrième livre des *Poésies érotiques*. Il y a là, par moments, non-seulement le cri de la passion sensuelle, le frisson brûlant de l'amour païen, mais les mélancolies profondes et pourtant souriantes du philosophe épicurien qui se méprise et se condamne :

Il n'est qu'un temps pour les douces folies,
Il n'est qu'un temps pour les aimables vers.

Douces folies ! aimables vers ! Qui pourrait nous dire ce que signifiaient autrefois ces jolis mots d'une langue éteinte ? Il aurait fallu connaître Fontanes, ou causer de tous ces riens avec Rivarol, ce Rivarol qui appelait Delille l'abbé Virgile, et qui a dû surnommer Parny le chevalier Tibulle.

HIPPOLYTE BAROU.

Œuvres de Parny, édition Didot, 1808. — Consulter Dussault, La Harpe et Tissot.